

Au sommet du Hartmannswillerkopf, le monument à la gloire des « diables rouges » du 152^e RI. À droite, les tranchées allemandes fortifiées.



COLMAR (VOSGES)
ENVOIÉ SPÉCIAL
LAURENT VALDIGUIÉ
REPORTAGE PHOTO
BERNARD BISSON/JDD

Des tranchées sur le toit des Vosges

C'est le seul endroit des 700 km de front où les Français se sont battus en terre allemande. Depuis 1870, l'Alsace était germanique. En perçant dans les Vosges, l'armée française voulait reprendre le sol perdu. Elle a échoué au Vieil-Armand. Sur ce piton rocheux du Hartmannswillerkopf, les tranchées se sont fait face, en

altitude, à moins de 20 m les unes des autres. Elles offrent aujourd'hui un spectacle dantesque. Avec nos yeux d'aujourd'hui, l'endroit du front où l'absurdité saute aux yeux. Quel était l'intérêt de s'entretuer pour cette poignée de cailloux ? Un musée franco-allemand doit voir le jour d'ici à 2017. Une première. L.N.

“N

écrivez pas que c'est absurde. C'est une vision d'aujourd'hui. Ce qu'on fait les soldats du 152 ici, était extraordinaire. Dans le vrai sens du terme. » Il prononce « ex-tra-or-di-naire », en détachant toutes les lettres. Un grand gaillard, ce général. Du haut de son 1,98 m, bien ancré au sol avec ses 115 kg, il domine la butte du Vieil-Armand. On est dans les Vosges, en face de la plaine d'Alsace. À 50 km à peine du kilomètre 0 du front, qui court

de la Suisse à la Belgique. Le général Bernard Cochin, en poste à Colmar de 1994 à 1996, a commandé de 152^e Régiment d'infanterie. Comme tous les gens d'ici, il prononce le « 15.2 » et ce régiment, surnommé les « diables rouges » par les Allemands, a toujours des diabolins dans son blason. Une légende, ce 15.2. Elle est née là, sur la butte du Vieil-Armand, le Hartmannswillerkopf. « HWK », ou « HVK » dans les écrits de l'état-major français. Un front de montagne, de granit et de grès, à 956 m d'altitude, où au moins 30.000 hommes, français et allemands, ont été engloutis par la roche. Les rochers sont encore là, intacts. Sans une ride. Au sommet du massif, le front est dans l'état dans lequel les combattants l'ont laissé il y a 99 ans. Seul le béton construit dans les lignes allemandes

30.000 morts pour un point de vue

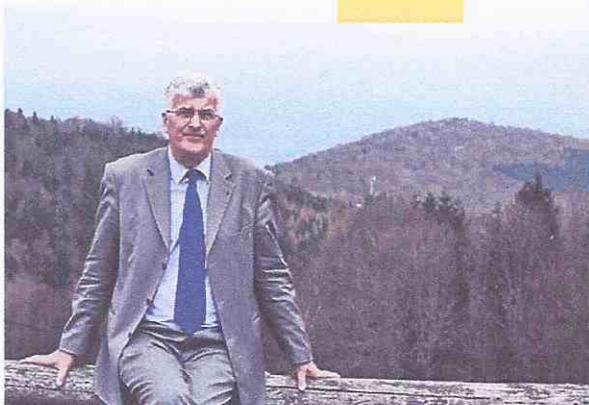
s'effrite un peu, mangé lentement par les eaux de pluie. Ici, l'affrontement se visualise très simplement : en haut du massif, les tranchées se font face, se touchent presque, à portée de grenade... À moins de 20 m.

Les hommes du 15.2 ont pris et repris huit fois les positions ennemies. Huit

Le général Bernard Cochin devant le massif du combat. À droite, la tombe d'un Corse qui est toujours fleurie.

Dates et repères

- **Au tout début de la guerre**, le plan français prévoit une offensive par le sud de l'Alsace. Les troupes françaises parviennent même à conquérir Mulhouse quelques jours en août, avant de refluer.
- **Sur les Vosges**, face à la plaine d'Alsace, les Français veulent s'emparer du Hartmannswillerkopf, la montagne du Vieil-Armand. Les combats ont lieu du 19 janvier au 22 décembre 1915 à 956 m d'altitude. Ils se terminent par un statu quo : chaque camp occupe des tranchées au sommet du piton. Les escarmouches seront ensuite quasi quotidiennes jusqu'en 1918. Bilan, environ 15.000 morts dans chaque camp...



www.vosges.com | DSC: 187/861/450 | 11/05/2013 | 0005853308 | CC BY-NC-ND/3.0 | P. 7/7 | 187/861/450 | 11/05/2013 | 0005853308



Lieu de mémoire en hommage aux poilus des Vosges.
B. BISSON/JDD

7 Les Vosges

Le piton du Vieil-Armand est devenu un feuilleton

en contrebas, la ligne de chemin de fer. La plaine d'Alsace est allemande depuis 1870. Sur toute la zone du front, en cette fin 1914, c'est ici la seule zone où les Français se battent en terre ennemie.

Ils tiennent la crête des Vosges. Mais ce piton leur résiste. Prendre le HWK les mettrait aux portes de l'Allemagne...

Mais le général Cochin admet que tenir cette vue-là n'aurait pas changé le cours de la guerre. Depuis le HWK, impossible de lancer une armée à l'assaut de la plaine d'Alsace. « C'était d'abord pour la vue, mais après, l'autre objectif est ce que j'appelle un "objectif stratégique de prestige". Les combats ici ont été tels que les journaux de chaque côté du Rhin se sont mis à en parler, au rythme des prises et reprises des tranchées de chaque camp. Du coup, les Allemands ont envoyé des unités d'élite... En 1915, le HWK est même devenu une sorte de feuilleton. » D'ailleurs, l'année suivante, les unités d'élite, de part et d'autre, les 15.2 français et les grenadiers du Kronprinz, se retrouveront à Verdun, puis en 1917 au Chemin des Dames. Cette guerre des Vosges, sur ce piton, aura donc servi de terrain d'entraînement. Côté allemand, c'est même ici qu'un futur général fera ses premières armes: Rommel. S'est-il persuadé ici, dès 1915, que seule la guerre de mouvement, celle qu'il conduira en 1940 avec ses chars, pouvait mener à la victoire ?

Un artilleur allemand et un poilu venus pleurer ensemble

Gilbert Wagner arpente ce coin de montagne depuis trente ans. « Il y avait ici 90 km de tranchées sur un terrain de 3 km² », résume-t-il. Ancien chef d'équipe chez Peugeot à Mulhouse, cet Alsacien à la retraite, sec comme un montagnard, passe ses week-ends sur le site, à la tête de l'association des amis de l'HWK « Le frère de mon grand-père était à Paris au moment de la déclaration de guerre, en 1914, il a donc servi dans l'armée française. Du côté de mon épouse, le grand-père a fait la guerre dans l'armée allemande », explique le « guide » des lieux. Créée en 1969, l'association de bénévoles s'est occupée du site comme elle pouvait, dans l'indifférence quasi générale. En 1932, une crypte du souvenir, posée devant le cimetière militaire et ses 1.640 tombes, avait été inaugurée en grande pompe, mais tombait à l'abandon. Seule une tombe est toujours fleurie, celle d'un Corse, Filippi Donat Alexis, mort le 30 août 1915. Avec les fleurs, un mot: « A mon arrière-grand-père, venu de l'île de Beauté, mort pour la France. Repose en paix. » « Jusqu'au début des années 1980, des anciens combattants venaient régulièrement. Ils racontaient leur guerre. Il y avait Hans

Killian, un artilleur allemand devenu chirurgien à Fribourg, et Auguste Perinaton, un poilu français, qu'il avait fait prisonnier le 21 janvier 1915. Ces deux-là sont restés amis jusqu'au bout. Je me souviens les avoir vu pleurer ensemble ici... », se souvient Wagner.

Après-guerre, l'endroit a été déminé tant bien que mal. « Cela reste un peu dangereux », admet-il, mais le guide connaît la montagne comme sa poche. Les lignes de tranchées françaises, qui filent vers le sommet en zigzaguant. « Le matériel français mettait dix heures à dos de mulet pour venir de l'arrière, par des chemins, souvent sous la neige, et les hivers étaient plus froids qu'aujourd'hui. » Côté allemand, au sommet, c'est l'inverse. Deux téléphériques sont installés depuis la plaine pour ravitailler les lignes. Et dans les tranchées en béton on voit encore des tubes creux plonger vers le bas de la montagne: « C'était des tubes à air comprimé que les Allemands pouvaient brancher à des perceuses pour forer leur abris. » Pas étonnant qu'en haut, le côté allemand ait des allures de « mur de l'Atlantique », avec ses abris en béton, profonds et bien aménagés, alors que les lignes françaises, rafistolées en planches de bois, paraissent si inconfortables. Au milieu du petit no man's land, Gilbert Wagner décode chaque morceau de ferraille:

« Ça, c'était un périscope qui sortait d'un bunker pour que les Allemands observent les Français sans sortir la tête. Ces grillages, ce sont des pare-grenades, installés là pour que les grenades à main ne tombent pas dans les tranchées. » D'un coup d'œil, il sait si les barbelés sont français, avec leurs deux brins qui rouillent légèrement plus vite que les barbelés allemands, avec leur brin unique mais plus gros. Avec Wagner, pendant des années, seuls des agents de l'ONF ont arpenté ces cailloux. « On voit bien les trois générations d'arbres qui ont recolonisé spontanément cette montagne, complètement rasée en 1918. Il y a d'abord eu les saules et les bouleaux, puis ensuite les érables sont venus, et enfin les hêtres et quelques sapins », explique un garde de l'ONF. Aujourd'hui, la première génération des « pionniers », celle des saules, est en train de mourir...

En 2003, le général Cochin, et Jean Klinkert décident de « faire quelque chose ». L'idée vient de Jean Klinkert, qui dirige l'agence de développement touristique et la section locale du Club Vosgien, et se passionne d'histoire. « J'ai un héritage familial, confie cet homme aux allures douces. Mon grand-père, né en 1899, a été incorporé dans un régiment de cavalerie prussien en 1917. Mon père, en 1943, il a été arrêté par la Gestapo, et a été envoyé dans un camp. Il est ensuite devenu maire de Colmar. » Quand Jean Klinkert propose au général Cochin de prendre en charge le site du Vieil-Armand, qui tombe à l'abandon, ce dernier pose trois conditions: « Un, on retape le monument; deux, on crée un circuit du champ de bataille; trois, on installe un musée. » Dix ans plus tard, le point est réglé (2,3 millions d'euros), le point deux est en passe de voir le jour (700.000 €) et le point trois est en bonne voie. Un musée-mémorial devrait sortir de terre d'ici à 2017 sur ce coin de montagne. Le site à lui seul vaudra le détour. Et aussi l'auberge, juste sur les hauteurs. C'est là que François Truffaut a tourné Jules et Jim, un film inspiré de l'histoire des parents de Stéphanie Hessel. Ici, la grande réconciliation franco-allemande est partout.

fois prises, huit fois reprises par les soldats d'en face. Alors, oui, vu d'aujourd'hui, pour rien. Pour quelques rochers... Oui, Mon général, cela paraît absurde. Parce qu'avec nos yeux centennaires, à l'évidence, la prise de ces pierres ne valait pas ces 30.000 vies. Et dans les 700 km de front du Rhin à la Manche, ces rochers témoignaient pour toujours de ce qu'a été ce face-à-face de la Grande Guerre, Absurde, avec nos yeux d'aujourd'hui. A quoi donc aurait servi la prise de ce piton rocheux ?

« Si j'avais été à la tête de ces hommes, j'aurais commandé l'assaut sans hésiter. Et avec ma taille, je me serais sûrement fait trouer la peau là-haut », sourit le général Cochin, réaliste. « Canne à la main », ajoute-t-il. Gouaille rocaillaise, « le grand », comme l'appellent ses hommes, aurait sonné la charge du 15.2 sans sourcilier. « Un soir de décembre 1915, aux alentours de Noël, peut-être même la nuit de Noël, tout le régiment au grand complet est reparti à l'assaut. Le lendemain matin, ils ne sont rentrés qu'à sept. » La voix du général a légèrement flechi. Il marque une pause. « L'objectif tactique était la vue que l'on avait depuis les lignes allemandes. Ce n'était pas si absurde de prendre leur position, celui qui tenait le HWK pouvait observer toute la plaine d'Alsace... Et commander des tirs d'artillerie sur la ligne de chemin de fer Colmar-Mulhouse tenue par les Allemands... » 30.000 morts pour un point de vue.

Tenir cette vue-là n'aurait pas changé le cours de la guerre
Ici, face au HWK, les Vosges forment une barrière parallèle au Rhin, et font face à leur homologues allemande, la Forêt-Noire. Au milieu, la plaine d'Alsace. Au nord de la plaine, Colmar. Au sud, Mulhouse, allemande, puis Belfort, verrou français. Le HWK est une sorte de plateau qui tombe à pic sur le milieu de la plaine. Un site d'observation superbe d'où on aperçoit le Rhin et

Un premier musée franco-allemand en 2017



Une grande cérémonie franco-allemande est programmée sur le site du HWK le 11 novembre 2015, l'année des combats sur ce rocher des Vosges. Angela Merkel, si elle est réélue d'ici

Si elle est réélue la chancelière Angela Merkel a promis de venir inaugurer ce mémorial. (IPON-BONNESSIPA)

là, a promis de venir. Si les Allemands n'ont aucun musée de la guerre de 14 sur leur sol, ils auront dans les Vosges, avec l'Historial, qui doit voir le jour ici, un premier lieu de souvenir.

Dans une lettre signée d'Angela Merkel envoyée via le VDK allemand, l'organisme en charge des anciens combattants outre-Rhin, la chancelière s'engage à participer au financement du musée. Dès l'été 2014, une exposition commune, itinérante et bilingue entre l'Alsace et l'Allemagne, sera organisée sur le thème

de la vie des populations pendant la Première Guerre. « Si surprenant que cela puisse paraître, c'est le premier travail de mémoire partagé dans cette partie du Rhin supérieur », confie Jean Klinkert.

« Cent ans après, on peut commencer, de chaque côté du Rhin, à pouvoir parler ensemble de la Grande Guerre. Il en a fallu du temps ! En revanche, une exposition commune sur la Seconde Guerre mondiale serait encore impossible ici », ajoute cet Alsacien fier d'histoire. Les cicatrices se referment doucement. L.V.

Publié avec le soutien de la Mission Centenaire et du Fonds National de la Recherche Scientifique (FNRS) sous le patronage de la Direction Générale de la Recherche Scientifique et de l'Innovation (DGRSI).